

Études littéraires africaines

Michèle DELAPORTE. *Lectures en archipel. Littératures des Antilles en cours de français au Lycée*, Rouen, C.R.D.P, 1996, 339 pages

Romuald-Blaise Fonkoua



Number 4, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042406ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042406ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fonkoua, R.-B. (1997). Review of [Michèle DELAPORTE. *Lectures en archipel. Littératures des Antilles en cours de français au Lycée*, Rouen, C.R.D.P, 1996, 339 pages]. *Études littéraires africaines*, (4), 87–89.
<https://doi.org/10.7202/1042406ar>

gie féminine, [qu'elle] n'oserai[t] appeler féministe, [qui] démantèle les mythes falsifiants de la féminité antillaise : ensemble de rôles assignés par la culture, conditionnés par l'histoire" mais peut-on pour autant parler "d'écriture féminine" ? Certes, la femme telle que dépeinte dans l'œuvre schwarz-bartienne s'écarte sur bien des points de la "doudou" odieusement folklorisée des textes coloniaux ou encore des célèbres "femmes-matadors" des auteurs de la créolité. Toutefois, le simple fait qu'une œuvre schwarz-bartienne soit écrite par le couple et une autre par A. Schwarz-Bart seul, et qu'il ne soit pas forcément évident - ni même souhaitable - de sonder les différences sexuées entre les diverses parties du cycle, tendrait plutôt à brouiller les pistes d'une écriture spécifiquement féminine. L'écriture est aussi, Gilles Deleuze n'a eu cessé de le dire, "une affaire de devenir, toujours inachevé, toujours en train de se faire, et qui déborde toute matière vivable où vécue. L'écriture est inséparable du devenir : en écrivant, on devient femme, on devient animal ou végétal [...]"*.

Dans le même sens, il me semble que le terme "identité" appliqué à la littérature peut être discutable. Je lui préfère pour ma part celui "d'appartenance" qui, plus fluide, plus poreux, renvoie à la cartographie multiple, toujours changeante, sur laquelle se joue et s'imprime cette nouvelle littérature. Le discours critique se doit en effet de réagir à un double syndrome : celui d'une mondialisation féroce qui force l'autre à laisser au magasin des accessoires ses spécificités, en lui imposant une manière d'être et de penser dans le déni de lui-même ; celui d'un morcellement d'appartenances comme si "chaque communauté, ethnique, religieuse ou sexuelle n'[avait] rien de plus urgent que d'organiser sa propre ségrégation"**. C'est, me semble-t-il, en évitant les dangers de ces deux extrêmes qu'une pensée critique doit aujourd'hui se construire. Entre altérité et transcendance, avec altérité et transcendance, ainsi chemine Télumée. Et *Les Filles de Solitude* de K. Gyssels nous permettent de cheminer ensemble pour notre plus grand plaisir.

■ Véronique BONNET

ANTILLES FRANÇAISES

■ MICHÈLE DELAPORTE. *LECTURES EN ARCHIPEL. LITTÉRATURES DES ANTILLES EN COURS DE FRANÇAIS AU LYCÉE*, ROUEN, C.R.D.P., 1996, 339 PAGES

L'ouvrage de Michèle Delaporte comble une lacune dans les manuels scolaires publiés à l'intention des élèves des classes de seconde, première et TS Tourisme première année. Comme l'indique clairement son sous-titre, "Littératures des Antilles en cours de français au lycée", l'auteur y

* Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, p. 11

** Michel Delon cité par Pierre Lepape in "La faute à Voltaire", *Le Monde*, 31 octobre 1997, p. 11

propose aux enseignants un programme d'exercices littéraires pratiqués en lycée, lecture méthodique, groupement de textes, lecture suivie, étude d'œuvres intégrales, à partir d'un vaste éventail de textes antillais de langue française.

L'objectif pédagogique est double. En respectant au plus près les instructions officielles qui fixent le cadre de l'enseignement traditionnel du français, l'ouvrage appuie sur un contenu culturel spécifique. Conjuguer l'appartenance à la République et la spécificité des îles antillaises, telle est la gageure à laquelle répond en définitive cet ouvrage. Il s'agit d'aller au-delà de l'apprentissage de la langue française par des textes d'auteurs métropolitains, ce qui fut pendant de nombreuses années la seule pratique de l'enseignement aux îles, et de considérer que le respect et l'apprentissage de la langue passent également par une appropriation du patrimoine littéraire antillais sans laquelle il n'y a pas de compréhension possible du monde.

Les auteurs choisis sont en général tantôt des "classiques" de la littérature antillaise, S. Schwartz-Bart, Earl Lovelace, J. Roumain, J. Zobel, tantôt les écrivains les plus médiatiques de cette littérature, Chamoiseau, Depestre, Carpentier. Mais l'auteur du manuel a bien pris garde de fermer ses choix sur une "antillanité antillaise" de l'enseignement de la littérature. On notera ainsi parmi les auteurs proposés dans la catégorie "une œuvre inspirée par les Antilles à un auteur français" non seulement *Bug-Jargal* de Victor Hugo mais aussi *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwartz-Bart.

L'autre aspect important de ce manuel est de lier l'enseignement de la littérature à celui de l'image. Créé à l'intention des élèves des classes de TS Tourisme cet aspect de l'enseignement établit une corrélation entre les différents supports médiatiques (publicité et cinéma) et la littérature. L'enseignement de la communication recourt à une formule éprouvée en littérature : respecter les instructions officielles et constituer un ensemble d'éléments pédagogiques à partir des réalités antillaises. On retrouvera ainsi une analyse de toutes les étiquettes de Rhum La Mauny envisagée tantôt sous l'angle de la composition, des couleurs, du style de l'image, tantôt sous l'angle de la référence à la culture et à la littérature des Antilles.

Tel qu'il se donne à lire et à pratiquer, ce document pédagogique est assez bien conçu et augure d'une possible démarche d'implication des textes littéraires antillais dans l'enseignement de la littérature française. Au moment où Césaire disparaît du programme d'enseignement officiel de littérature dans les classes de Terminale en France, cet ouvrage est une compensation intéressante. Il pose tout de même un problème de taxinomie ou de classification lié à la fabrication de tout manuel scolaire. Celui-ci ne justifie pas totalement les choix qui sont opérés au sein de la littérature. Même si certains auteurs sont absents, Marie-Reine de Jaham ou Ernest Pépin par exemple, ce manuel indique la possibilité de concevoir,

en particulier dans des groupements de textes ou des lectures suivies, un autre ensemble d'auteurs susceptibles de rendre compte avec la même efficacité de l'enseignement de la littérature antillaise et de la langue française.

■ Romuald-Blaise FONKOUA

ANTILLES FRANÇAISES

■ P. CHAMOISEAU, *ÉCRIRE EN PAYS DOMINÉ*, PARIS, NRF/GALLIMARD, 1997, 324 PAGES

Écrire en pays dominé "c'est l'histoire d'une vie, la trajectoire d'une conscience, l'intime saga d'une écriture qui doit trouver sa voie entre langues dominantes et langues dominées, entre les paysages soumis d'une terre natale et les horizons ouverts du monde, entre toutes les ombres et toutes les lumières", peut-on lire sur la quatrième de couverture.

Ce résumé de l'œuvre met bien l'accent sur la nature de celle-ci. Pour une part, ce texte qui s'apparente à l'autobiographie est en réalité une "autobibliographie". En effet, l'écrivain reconstitue ses rencontres littéraires ou plus exactement les relations des Antilles aux littératures.

Dès la première partie du livre, "Anagogie", l'écrivain reconstitue tous les lieux de la littérature où les Antilles ne figurèrent que par défaut : l'absence de toute référence aux Antilles dans l'enseignement scolaire qu'il a reçu, la distribution des prix qui incite à une pratique intense et intelligente de l'activité de lecture des récits européens, l'écriture doudouiste qui a marqué durablement les premiers écrits antillais, le discours ethnologique africaniste porté sur les îles nègres, la mélancolie qui se dégage des écrits de la Négritude et la lecture de deux œuvres qui représentent dans cette bibliothèque personnelle de l'écrivain un tournant dans la prise de conscience de la nécessité d'écrire, *Malemort* d'Edouard Glissant et *Dézaï* de Frankétienne, voilà rapidement rappelés les aspects de cette anagogie littéraire.

Le titre de cette première partie s'éclaire suffisamment. Tout d'abord, l'auteur montre que la "pédagogie" de l'enseignement est une "anagogie". Ensuite, l'écrivain retient ce qui fut antérieur à son écriture et situe ainsi ses maîtres en littérature dont le plus grand et le plus respecté reste Edouard Glissant.

Ce n'est donc pas un hasard si la seconde partie, "Anabase", est sous-titrée "en digénèses selon Glissant". C'est que pour marquer la différence entre les deux grandes poésies intérieures, l'une blanche, Saint-John Perse, l'autre noire, Edouard Glissant, Chamoiseau choisit de combiner le titre de l'œuvre de Perse à la conception glissantienne du voyage. Il refuse ainsi "l'anti-anabase" de la poésie césairienne qui n'est pour lui qu'une «anagogie» et opte pour "l'anabase en digénèse" qui est la seule forme d'anabase poétique possible.